

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 20

Artikel: Chagrin motivé
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221827>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



N'E PAS DEFEINDU

LAI a dâi crouie leingue que preteindant que la Suisse l'è on payi bin biô, bin biô, que l'a la Libertâ-Patrie, avoué onna dèfeinse à tî lè càro dâi tserraire. L'è se qu'èin a bin de cliâo pancarte que sè diant :

Dèfeinse de fère çosse et cein,
ào bin vo sarâ gadzi.

L'è oncora rein de payî cin à six franc, mà l'è prâo embâoiseint de portâ sè tsausse vè lo dzûdzo à bin mimameint lo syndique. Tant que lâi arâi dâi dèfeinse, lâi arâ dâi gâpion po gadzi et dâo coo po sè fère gadzi. L'è dinse la vya.

Sè prâo que lâi a dâi fin que diant que n'è pas dèfeindu de fère cein à çosse, mà que l'è dèfeindu de sè laissî preindre. Se vo voliâi m'accutâ, vo vu racontà duve z'affère que dâi dzein desant dinse, duve tsaravoute..., on hommo et ... onna fenna.

Vu coumeinci pè la fenna et finî pè l'hommo. Vo z'allâ mè dere que lo bon Dieu l'a fé lo contréro : l'a fabrequâ Adam, et pu aprî Eve. Lo bon Dieu l'avâi prâo su sè raison, et du que voliâve fère onna galèza pernetta, l'a asseyî de fère l'hommo po avâi on brouillon. Aprî cein n'a pe rein zu qu'à recopii, ein doûteint à dâi plliée, ein metteint dâi bocon à dâi z'autro, gratteint et rattacouneint, copâ on bocon mé lo fi de la leinga, et dinse et dinse. L'a dan bin fé de coumeinci pè l'hommo et mè pè la fenna, po cein que su pas lo bon Dieu.

Cllia fenna, l'avâi à nom l'Agace, et n'avâi pas adî fé cein que l'è permet. L'avâi onna felhie, la Sophie que l'étâi à maître pè Lozena. La dama l'étâi on bocon crebllietta, mà lo monsu l'étâi on boun'hommo, rein fyè avoué sè domestiquo : allâve droumi assebin avoué la Sophie qu'avoué sa fenna ! Cein l'è dèfeindu tot parâi ! Ma fâi, on coup, la dama s'è mousâite d'oquie et... l'a fotu la Sophie fro.

Stasse l'è rezuva à l'ottô, contâ l'affère à sa mère.

L'Agace l'a pas pî trâo bramâie, mà tot parâi l'a pas emparâie et lâi a de dinse :

— T'i onna grôcha bedoûma : t'a pas su fère prâo ein catson.

* * *

Vaitcè clliaque à l'hommo.

Bètor allâve on coup à la pète dein on riô que l'étâi dèfeindu de preindre dâi pesson. Justameint lâi avâi onna grôcha pancarte vè lo boû que sè desâi :

Dèfense de pêcher à la ligne en cet
endroit. Amende 6 francs.

Sè pas se mon Bètor savâi lière à bin quie, mà adî è-te que l'arrevé à riô et coumeince à pètsî. Tot d'on coup, arrive on gendarme que lâi fâ dinse :

— Vo sède pas que l'è dèfeindu de pètsî ice ?

— Mâ, ve pèto pas, monsu lo gendarme.

— Na, vo ne pètsîde pas, pào-t'ître ! Adan qu'ète que vo tenî à la man ?

- L'è onna bercllire.
- Que lâi a-te à bet de cllia bercllire ?
- Onna feçalle.
- Et à bet de la feçalla ?
- On bocon de fiertsâu, quemet on crotset, tot corbo.
- Et su clli crotset ?
- Lâi a on petit vè.
- Et vo z'âi lo front de dere que vo ne pètsî pas ?
- Na !
- Et que fède-vo ?
- L'appreigno à nadzi à clli vè.
- Qu'arâi-vo repondu ?

Marc à Louis.

Chagrin motivé. — Une brave femme venait de perdre son mari. Après l'enterrement, dans la soirée, des voisines rendirent visite à la veuve.

— Vous vous consolerez, dit l'une.
— C'est bien triste, tout de même, dit une seconde.
— La maison doit vous sembler déserte, ajouta une troisième.

— Oh ! mes amies, sanglota la veuve, je suis bien malheureuse. Il me semble être seule au monde, car, enfin, le pauvre homme, depuis notre mariage, c'est la première fois qu'il découche.

MADemoiselle Eugénie

BLLE vit seule dans un petit appartement auquel on accède par un escalier bois. Elle possède deux chambres, une cuisine et une quatrième pièce étroite et mansardée, sorte de « réduit » où elle empile les brochures pieuses. Un petit galetas lui sert de garde-meubles. C'est là, dans cette soupenette trop exigüe qu'elle entasse, pêle-mêle, de vieux livres et des souvenirs de famille que des scrupules l'empêchent de détruire.

Ses chambres sont meublées avec goût ; la table ronde est au centre de la pièce, le fauteuil de reps rouge dans un angle près de la fenêtre et la commode, surchargée de photographies et de bibelots, se dresse en face du poêle de faïence. Aux parois sont accrochés de nombreux petits tableaux à versets bibliques en lettres d'argent.

Au temps de son opulence — c'est-à-dire à l'époque où elle était gouvernante dans de riches familles étrangères — Mademoiselle Eugénie portait des robes de soie, des chapeaux à plumes et des bijoux éclatants. Mais, depuis qu'elle est rentrée au village pour y achever paisiblement une vie qui fut parfois agitée, on la voit se vêtir d'une simple robe de laine brune et d'un châle de tricot noir.

Son retour au pays a été le point de départ d'une nouvelle existence. Finie la vie vagabonde et aventureuse à l'étranger ; finis les séjours prolongés dans les stations balnéaires où les journées s'écoulaient monotones entre la promenade et le bridge ; finies les croisières sur la Mer du Nord ou la Baltique ; fini, bien fini ce temps d'insouciance et d'abandon que Mademoiselle Eugénie évoque quelquefois avec une nuance de dédain auquel il se mêle un imperceptible regret.

Elle dit volontiers : « Au temps où je vivais dans le monde ». Ou bien : « C'était à l'époque de ma vie mondaine ». Dans sa bouche, ces deux mots « le monde » prennent un accent indéfinissable et font penser à quelque chose de monstrueux, quelque chose de pareil à la bête de l'Apocalypse. Aussi les notions élémentaires de tact

et de politesse vous obligent-elles à éviter ce sujet, dans vos conversations avec Mademoiselle Eugénie. Comme elle nous l'a fait comprendre maintes fois, pour elle « le monde » est mort. Sa vie véritable a commencé avec son retour au village.

* * *

Ses idées et ses affaires sont en ordre. Elle a réglé sa vie comme un mécanisme d'horlogerie. Elle se lève et se couche à des heures régulières, prend ses repas aux coups de midi et de six heures, touche ses petites rentes chez le notaire du chef-lieu de district et passe son temps à coudre, à reprendre des bas, à assister à des réunions et à distribuer des traités religieux.

Elle va partout répétant : « Le monde va mal, il n'y a plus de foi, la jeunesse se perd ! » Ses principes sont basés sur une orthodoxie absolue qu'elle défend de son mieux contre les adeptes de la nouvelle théologie ou ceux, combien plus dangereux, du rationalisme. Elle n'admet pas qu'on mette en doute l'inspiration littérale des livres sacrés.

A l'instar d'autres demoiselles de son âge qui, revenues de l'étranger, grignotent doucement leur petit capital, elle aurait pu se créer un groupe d'amies à qui l'on sert le thé à quatre heures de l'après-midi. En croquant un bricetou ou en dégustant un vacherin à la crème, ces demoiselles ont l'habitude de discuter les événements du jour, de passer en revue les menus faits du village et de porter des jugements, parfois téméraires, sur leur prochain. Cela, Mademoiselle Eugénie ne l'a pas voulu.

Elle aurait pu donner des conseils à ses voisines en se basant sur son autorité d'ancienne gouvernante à l'étranger. Elle aurait pu diriger les œuvres paroissiales, devenir le bras droit du pasteur, morigéner la jeunesse et tancer vertement les gamins mal élevés qui se promènent dans les rues à partir de sept heures du soir. Elle aurait pu faire bien des choses.

Malgré de nombreuses sollicitations, elle s'est tenue à l'écart. Est-ce timidité ? absence d'ambition ? A-t-elle craint d'aliéner une partie de sa liberté ? Nul ne saurait le dire. Ce qui est certain, c'est que Mademoiselle Eugénie s'est sentie appelée à une mission qu'elle remplit au plus près de sa conscience. Ce n'est plus une mission, c'est un véritable apostolat.

Cela a commencé peu après son retour au village. Ce ne furent d'abord que quelques brochures qu'elle distribua autour d'elle. Puis elle pénétra dans les fermes du voisinage. Elle apprit bientôt que le meilleur moment de trouver les villageois chez eux, c'est d'aller leur rendre visite, le soir, quand ils prennent place autour de la table de famille. Au début, ce fut une surprise, puis on s'habitua. Elle entra sans bruit, s'asseyait sur un tabouret, racontait des histoires d'édification, c'était la vie exemplaire de certains grands hommes anglais ou américains puis tirait de sa sacoche quelques petits traités dont elle recommandait la lecture.

Peu à peu, on s'est habitué à cette visiteuse inattendue et l'on s'étonne même lorsqu'on ne l'a pas vue de longtemps. On dit : « Tiens, tiens, voilà bientôt trois semaines que Mademoiselle Eugénie n'est pas revenue. Serait-elle malade ? » On cite ses menus propos, on tourne en ridicule ses travers — oh ! sans méchanceté — et l'on